

広島大学学術情報リポジトリ  
Hiroshima University Institutional Repository

Title	Emplois et effets de la Subordination dans l'œuvre de Proust
Author(s)	Lantz, Françoise
Citation	フランス文学 , 8 : 84 - 87
Issue Date	1966-07-30
DOI	
Self DOI	
URL	<a href="https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00040881">https://ir.lib.hiroshima-u.ac.jp/00040881</a>
Right	
Relation	



## Emplois et effets de la Subordination dans l'œuvre de Proust

FRANÇOISE LANTZ

La phrase de Proust parfois si longue, si enchevêtrée, si peu aisée rebute le lecteur, lui en fait souvent repousser la lecture. Pourtant cette phrase articulée à l'extrême dont Proust joue en virtuose est le véritable instrument d'analyse qui opère la remontée dans le temps perdu, permet de ressaisir toute la densité, la subtilité de la vie et d'animer les images du passé. Comme disait de lui Gide ou Valéry «l'intérêt de ses ouvrages réside dans chaque fragment», voulant indiquer par là que la valeur de l'œuvre repose bien dans l'écriture même de Proust, dans cette phrase tentaculaire qui capte dans ses enroulements et ses replis la riche vision intérieure de l'auteur sur le monde. A l'aide d'exemples tirés de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, partie de l'œuvre couronnée par le Prix Goncourt, nous examinerons successivement le matériel de la subordination, les subordonnées elles-mêmes, puis leur agencement, leur disposition interne dans la phrase, enfin les effets particuliers que la subordination imprime au style de Proust, en lui donnant son empreinte d'humour ou de poésie.

La perception aiguë du monde pour Proust se fait, nous semble-t-il, selon 2 coordonnées, celles de l'espace et du temps. Les lignes de l'espace sont tracées par un jeu particulièrement développé et abondant de relatives, qui campent les objets, les personnes dans un décor, les remet en place, leur redonne une présence animée. Proust décrit le théâtre où il va assister pour la première fois à une représentation, avec son emplacement, son éclairage: «J'éprouvai du plaisir dans le petit square qui précédait le théâtre et dont 2 heures plus tard les marronniers allaient luire avec des reflets métalliques». Plus loin dans le roman, l'auteur évoquant le merveilleux salon de Mme Swann (et principalement la féerie des fleurs qui s'y renouvelaient à chaque saison) l'hiver dans notre phrase, parle de: «blancheurs enivrantes, celle de boules de neige, assemblant au sommet de leurs hautes tiges leurs globes...unis, blancs et qu'entourait une odeur de citron»: la relative et qu'entourait une odeur de citron amenant un verbe appelle l'odeur des fleurs, recrée le parfum. La relative définit l'objet dans son cadre, souvent aussi elle est un double de l'objet, un miroir où il vient se refléter: quand Proust décrit la toilette d'Odette Swann, il détaille les accessoires avec l'impression qui s'en dégage: «Je trouvais Mme Swann dans quelque élégant déshabillé dont la jupe était traversée d'une rampe de dentelle noire qui faisait penser aux volants d'autrefois: 2 relatives, l'une apporte un détail de la toilette, la jupe, l'autre l'image reçue dans l'œil, la toilette de Mme Swann toujours très étudiée semble une reproduction de gravure ancienne. Quand Proust revoit le visage de sa grand-mère tant aimée, il saisira la forme du visage mais aussi l'éclat que projette le visage: «Je regardais son grand visage découpé comme un beau nuage derrière lequel on sentait rayonner la tendresse». Proust peint donc l'objet pour lui-même dans l'espace ou l'objet avec son reflet, il retrace aussi dans ses relatives à l'allure de véritables déclinaisons du relatif, les attitudes des personnages. Si Proust évoque Elstir, figure du peintre impressionniste Claude Monet qu'il va voir dans son atelier, il dit: «Le créateur était en train d'achever avec le pinceau qu'il tenait dans sa main, la forme du soleil à son coucher». Au lieu de l'expression, le pinceau à la main, la subordonnée relative apporte un verbe d'action, montre l'attitude du peintre dans un moment solennel, celui où il pose la dernière touche de couleur au tableau. Pour restituer

une scène poignante, celle de la découverte de l'infidélité de Gilberte Swann à son égard, Proust marque toute l'intensité de sa jalousie naissante dans 2 relatives: «Je crus reconnaître Gilberte qui marchait lentement quoique d'un pas délibéré à côté d'un jeune homme avec *qui* elle causait et *duquel* je ne pus distinguer le visage». Première relative, entretien de Gilberte avec un inconnu, deuxième relative énigme pour Proust, qui cherche à percer le visage du partenaire et éprouve déjà un premier pincement de jalousie. Les silhouettes de personnages peuvent être évoquées de manière non plus poignante, mais ironique, et Proust enfile une série de relatives pour décrire la marche aérienne des Swann dans leur vaste appartement au recul profond: «Le royaume dans lequel j'étais accueilli était contenu lui-même dans un plus mystérieux encore où Swann et sa femme menaient leur vie surnaturelle et vers *lequel* ils se dirigeaient après m'avoir serré la main».

Les subordonnées relatives constituent donc les lignes qui inscrivent l'objet, l'attitude dans l'espace, la gamme des subordonnées circonstancielles que nous allons aborder notent des moments dans le temps, restituent la tonalité de l'évènement avec sa ponctualité, ses causes, ses prolongations. Naturellement abondent et dominant les temporelles qui sont autant de repères dans le temps, de points de rappel pour la mémoire. Proust se plaît à consigner ses visites chez les Swann avec l'atmosphère de chacune. Le jour des Swann est un fait unique dans la semaine: «Ces jours où je devais sortir avec les Swann, je venais chez eux pour le déjeuner». Le bien être, et l'euphorie le gagnent «mais savais-je, quand j'étais chez les Swann, que c'était du thé que je buvais?»

Les apparitions et les départs de Mme Swann sont les moments de choix de ces réunions: «Quand Mme Swann était retournée auprès de ses visites, nous l'entendions encore parler et rire». Attendre Gilberte, qui surgira à son tour dans le salon, procure à l'auteur l'immense plaisir de l'imagination: «Je rayonnais de joie dans cette maison où Gilberte, quand elle n'était pas encore avec nous, allait entrer». Le jour de la rupture avec Gilberte sera maussade, teinté de tristesse: «La dernière fois que je vins voir Gilberte, il pleuvait». Nous pourrions multiplier cette énumération de temporelles qui font ressurgir l'évènement, la sensation et par cette fixation précise, ordonnée dans le temps lui confèrent une réalité. Aux subordonnées de temps s'ajoutent les causales qui expliquent, motivent l'évènement, la réaction. Proust exprime son plaisir à la vue d'un pommier en le liant à une vision antérieure: «On voyait çà et là un pommier qui suffisait à m'enchanter, parce que je reconnaissais ses feuilles inimitables...». Un fait secondaire, une exposition de peintures du moment détermine les teintes du ciel. «Je continuai à aller aux Champs-Élysées par des rues dont les maisons élégantes et roses baignaient, parce que c'était le moment de la grande vogue des expositions d'Aquarellistes dans un ciel immobile et léger». Proust envisage le rapport de 2 faits, leurs liens, puisque les évènements ne se présentent jamais isolés. Avec un même souci, il enregistre dans les consécutives, les suites d'un évènement, dans les propositions de comparaison il rapproche ou dans les conditionnelles il imagine le cours que les évènements auraient pu prendre: Proust dans la salle de restaurant normand où il désire rencontrer Mlle de Stermaria, échaffaude toutes les hypothèses qui auraient pu transformer sa vie: «Si un jour, M. de Stermaria était sorti sans elle, surtout si Mme de Villepareses en venant s'asseoir à notre table lui avait donné de nous bonne opinion, peut-être aurions-nous pu échanger quelques paroles...». L'aventure avec Mlle de Stermaria avortée restera au nombre des évènements possibles, sans réalisation, sans issue comme dans la réalité. Toutes

ces circonstanciées ne sont que des moyens pour redonner au temps sa consistance, son épaisseur, en faire sentir les pulsations. Toutes ces incidentes retranscrivent les mesures rythmées, les battements du temps.

La combinaison de ces lignes d'espace et du temps dans les longues phrases où surabondent les connexions va reproduire la vie, la rejoindre et comme l'imiter. Le canevas de la phrase se renouvelle sans cesse, s'adapte à chaque moment analysé. Prenons un des 3 types de phrases, la période ascendante où la Principale en tête voit s'ouvrir à sa suite un éventail de subordinées. Proust veut nous communiquer l'émotion qui au théâtre nous saisit avant le lever de rideau, cette concentration du spectateur qui coupé du monde extérieur, loin de ses préoccupations, va se plonger dans le spectacle :

«Mon plaisir s'accrut encore quand je commençai à distinguer derrière ce rideau baissé des bruits confus comme on entend sous la coquille d'un œuf quand le poussin va sortir qui bientôt grandirent, et tout à coup, de ce monde impénétrable à notre regard, mais qui nous voyait du sien, s'adressèrent indubitablement à nous sous la forme inférieure de trois coups aussi émouvants que des signaux venus de la planète Mars». Les subordinées provoquent un ralentissement "des bruits confus comme on entend," un retard "et tout à coup de ce monde impénétrable à notre regard, mais qui nous voyait du sien" elles agrandissent le moment de suspense, accentuent le retenue, le silence de la salle avant les fameux 3 coups frappés sur les planches. En utilisant le type inverse de phrase, la période descendante où les subordinées s'accumulent en tête de phrase, rejetant à la fin la principale, Proust retranscrit notre déception devant certains lieux que nous avons imaginés plus beaux que dans la réalité. Ainsi devant la cathédrale de Balbec, Proust écrit: «Ce clocher que parce que j'avais lu qu'il était lui-même une âpre falaise normande où s'amassaient les grains, où tournoyaient les oiseaux, je m'étais toujours représenté comme recevant à sa base la dernière écume des vagues soulevées, il se dressait sur une place...en face d'un café qui portait, écrit en lettres d'or, le mot Billard». Dans les subordinées Proust embellit à l'aide de lectures, de rêves, le clocher qui prend des propositions démesurées et provoque avec la Principale en dernière place une chute brutale: cette chute correspond à la déception causée par la vision toute banale et prosaïque du clocher, dressé en face d'un café, portant la plate inscription de Billard.

Enfin la subordination accentue ou révèle certains traits caractéristiques du style même de l'écrivain comme l'humour. Ce regard ironique que Proust porte sur les autres, ce ton humoristique chargé de raillerie pour décrire la société mondaine trouve dans la subordination une expression de choix. Le snobisme dont se moque Proust, se révèle à travers les mouvements du langage et Proust use de la subordination pour les reproduire: ainsi voulant noter chez le diplomate M. de Norpois l'emphase des paroles, le goût du discours, il accumule les subordinées qui sont autant de pauses dans la voix de son personnage, amateur de beau langage: «le toast que le souverain a prononcé à l'Elysée, et qui, d'après des renseignements qui me viennent de source tout à fait autorisée, avait été composé par lui du premier mot jusqu'au dernier, était entièrement digne de l'intérêt qu'il a excité partout». La transfiguration poétique que Proust a faite de la réalité est indépendamment du rôle des images, des métaphores soutenue aussi par la subordination. En effet le rapprochement d'éléments d'où jaillit la poésie se fait par les subordinées qui mettent en relation ces éléments, créent des correspondances: Proust voulant fixer le flamboiement du salon de

Mme Swann où les fleurs prennent des teintes soleil écrit: «Ces tons, aussi roses ou aussi cuivrés, que le soleil couché exalte si somptueusement dans la brume des fins d'après-midi de Novembre et qu'après les avoir aperçus avant que j'entrasse chez Mme Swann s'éteignant dans le ciel, je retrouvais prolongés, transposés dans la palette enflammée des fleurs». Par ces 2 subordinées qu'après avoir aperçues avant que j'entrasse, l'œil de l'artiste Proust fait fusionner le coucher de soleil se déroulant à l'extérieur et les fleurs contenues dans le salon et il ne voit plus qu'un embrasement unique: par cet éclatement du réel, il accède à la vision poétique. Les subordinées permettent des rapports, des correspondances, elles peuvent aussi créer des pauses rythmiques dans la phrase et engendrer l'harmonie: Proust décrivant le visage ferme, parfois inexpressif de Gilberte donne à sa phrase le rythme de 3 alexandrins d'un balancement équilibré, qui provoque la monotonie du visage regardé: «(Sa figure) ressemblait alors à ces plages ennuyeuses où //la mer (retirée très loin) vous fatigue d'un reflet toujours pareil// que cerne un horizon immuable et borné». Enfin Proust se délectant des somptueuses apparitions de Mme Swann dans l'Avenue du Bois souligne la légèreté de la démarche, la grâce du geste dans 2 relatives de rythme équivalent, découpant la phrase de manière symétrique et se situant à des *points* privilégiés, relatives qui forment un ralenti cinématographique de la vision, des instants de pause où le poète peut immobiliser et contempler son modèle: «Tout d'un coup, sur le sable de l'allée, tardive, alentie et luxuriante comme la plus belle fleur //et qui ne s'ouvrirait qu'à midi, Mme Swann apparaissait, épanouissant autour d'elle une toilette toujours différente, // mais que je me rappelle surtout mauve».

Cet exposé rapide, et sans doute schématique, tendait à montrer que Proust, un des écrivains les plus conscients de son art, n'avait pas développé par maladresse ou négligence les anneaux complexes de la subordination. Au contraire Proust devait restituer intégralement le passé, le temps perdu dans la mesure où sa phrase d'une foisonnante richesse ramenait toutes les images, les sensations enfouies au fonds de sa conscience, de sa mémoire. La subordination dans la contexture serrée de ses fils se chargeait d'emprisonner et de recréer la réalité vivante, elle allait servir d'échaffaudage à "l'édifice immense du souvenir" qui échappe au temps et soutenir l'œuvre de Proust.